



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales – C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

LA RÉNOVATION

Chapitre VIII

Pressentiments – Prophéties (5)

Nous avons pris cette prophétie comme type, parce qu'aucune n'a été plus universellement connue. Une multitude d'autres conduiraient aux mêmes conclusions. Toutes à leur manière parlent d'un état désespéré auquel viendra mettre fin une intervention divine, suivie du rétablissement de toutes choses.

Les grands esprits jugent que si nous ne sommes point à la fin des temps, il faut que les choses se passent ainsi...

Pie IX a plusieurs fois parlé comme les uns et les autres.

Recevant une députation autrichienne, le 5 mars 1871, il dit : «La tempête déchaînera plus furieuse ses flots, mais ils devront reculer. Je ne sais ni le temps, ni l'heure. Ce qu'il y a de certain, c'est que viendra le jour où le Seigneur dira : *Usque huc et non ultra, hic confringes tumentes fluctus tuos.*»

Dans le même mois de la même année, il dit aux curés de Rome réunis autour de lui à l'occasion de l'ouverture du Carême : «Tant de prières feront-elles enfin surgir l'aurore de la paix ? Et cette aurore surgira-t-elle bientôt ? Elle se lèvera, c'est certain, mais se lèvera-t-elle bientôt ? Je l'ignore : peut-être aurons-nous à endurer d'autres douleurs... Nous devons ressusciter de l'abîme de corruption dans lequel la Providence a permis que nous soyons plongés, mais qui sait s'il ne nous est pas réservé de plus grandes épreuves ? Nous serons certainement glorifiés par une vengeance digne de Dieu : cette vengeance s'exercera-t-elle par l'admirable conversion ou par le terrible châtement de ses ennemis ?»

P. 2	– LE CAPUCIN MARC D'AVIANO
P. 3	– L'ÉGLISE EN CHINE
P. 4	– LES YEUX REMPLIS DE LARMES
P. 10	– ST FRANÇOIS DE SALES (12)
P. 12	– CATÉCHISME CATHOLIQUE (11)
P. 14	– LE PRÊTRE SACRIFICATEUR (3)

Trois mois plus tard, il disait aux jeunes romains du cercle de Saint-Pierre : «Puisque nous ne pouvons rien attendre des hommes, plaçons toujours davantage notre espérance en Dieu, dont le cœur se prépare, me semble-t-il, à accomplir, au moment qu'il a choisi, un grand prodige, qui remplira le monde d'étonnement.»

Le 15 décembre de cette même année, recevant la députation des collègues étrangers établis à Rome, il dit encore : «Je suis convaincu que la persécution présente est de beaucoup la plus terrible de celles que l'Église a subies par le passé. Voulez-vous en connaître la raison ? Levez les yeux, mes chers enfants, regardez la société, voyez ce qu'elle est, et vous verrez qu'elle est non pas aveugle, mais apostate. L'apostat est le plus réprouvé aux yeux de Dieu.»

Cependant, dans la pensée du saint Pontife, cette réprobation n'était ni absolue ni irrévocable. Il disait un mois plus tard, le 25 janvier 1872, aux fidèles de toutes les nations réunis autour de lui et protestant contre l'abandon où la diplomatie laissait le Saint-Siège : «La société a été enfermée comme dans un labyrinthe dont elle ne saurait sortir sans la main de Dieu.»

En combien d'autres circonstances, Pie IX affirma la même impossibilité du côté des hommes et le même espoir du côté de Dieu.

(Mgr Delassus "*Le problème de l'heure présente*" T. II – à suivre)

Le capucin Marc d'Aviano

Un bienheureux «inopportun»

(Présent, du 30 mai 1998)

Carlo Domenico Cristofori est né à Aviano le 17 novembre 1631, dans le Frioul. Ce fils de la terre de Venise reçut sa formation au collège des Jésuites de Gorizia mais c'est chez les Capucins qu'il entra, le 21 novembre 1648. Il reçut alors le nom de Marco d'Aviano. Ordonné prêtre en 1655, il fut d'abord un grand prédicateur. Estimé, célèbre – il prêcha dans différentes villes d'Europe –, en 1638 il fut envoyé par le pape Innocent XI à Vienne, comme légat apostolique.

Vienne était assiégée par les Turcs. La menace contre la capitale de l'Empire n'avait jamais été aussi forte. Si Vienne tombait entre les mains des Turcs, c'était toute l'Europe centrale qui risquait de devenir musulmane. L'empereur Léopold Ier, qui avait quitté Vienne, nomma le père Marc d'Aviano son représentant auprès des troupes coalisées chargées de défendre la ville.

Le religieux capucin exhorta les chrétiens à la confiance et aussi à la pénitence. La menace musulmane est la conséquence de la décadence des mœurs, prêchait-il. Il appela à la pénitence publique. Léopold Ier ordonna des prières et des pénitences publiques. Le père Marc d'Aviano prophétisa alors : «Le Turc sera vaincu et laissera en nos mains tout son avoir.»

Le moine capucin était dans son rôle en demandant, d'abord, un remède spirituel à une plaie temporelle. Mais, telle Jeanne d'Arc, il se révéla aussi un homme de guerre (pour Dieu) habile. Il avait été nommé par l'empereur membre du Conseil de guerre chargé de mener la défense de Vienne. Il s'y révéla un habile stratège. Les Turcs furent vaincus le 12 octobre 1683, avec éclat.

Le Saint Nom de Marie

La prophétie s'avéra vraie, littéralement. En effet, les Turcs laissèrent dans leur fuite 10 000 sacs de café et 600 enfants chrétiens capturés pour être envoyés à Constantinople et devenir des janissaires. L'empereur Léopold, autant que le roi de Pologne, Jean Sobieski, attribuèrent la victoire au père Marc d'Aviano, et à l'intercession de la Sainte Vierge (après la bataille, le pape Innocent XI, le 20 novembre, instituera la fête du Saint Nom de Marie pour honorer le secours que Notre-Dame apporta aux défenseurs qui avaient invoqué sa protection).

La Hongrie, et tant d'autres territoires d'Europe centrale et du Sud, restaient à libérer de l'oppresser musulman. Le père Marc d'Aviano continua le combat. Il s'attacha à constituer une "Sainte Ligue" des princes chrétiens coalisés contre les Turcs. En 1684 et 1686, il fut présent aux batailles de Budapest et, dans la suite, aux batailles de Neuhäusel (1685), de Mohacz (1687) et de Belgrade (1688).

Il mourut à Vienne le 13 août 1699. Sa seule arme avait été le crucifix, qu'il brandissait au milieu des batailles comme un gage de victoire. Il fut avant tout un saint religieux imprégné de l'amour de Dieu. Le *Dictionnaire de spiritualité*, qui n'évoque qu'en passant son rôle dans la défense de Vienne – ce qui est mieux que l'encyclopédie *Catholicisme* qui ignore son nom –, insiste sur sa haute figure spirituelle : «Il fut constamment animé d'un intense désir de vie spirituelle, qui le maintenait dans l'esprit de prière et le poussait à rechercher le "paradis de la solitude".»

Avec Isabelle et Pie IX

Au regard de l'ordre auquel il appartient, ce saint religieux méritait les honneurs des autels. Après les enquêtes préliminaires, le décret d'introduction de sa cause de béatification fut pris le 11 décembre 1912. La *Positio super virtutibus* fut déposée en 1966. Elle a abouti, en 1991, à un décret qui a fait du père Marc d'Aviano un Vénérable : la Congrégation pour les Causes des saints estimait, par ce décret, que le père Marc d'Aviano avait pratiqué, de son vivant, les différentes vertus (foi, espérance, charité, etc.) de manière héroïque. La Cause suivit son cours. Une guérison, attribuée à l'intercession du religieux capucin, fut reconnue miraculeuse et tout était prêt pour que le père Marc d'Aviano soit proclamé bienheureux. La date avait déjà été fixée : en juin 1998, lors du prochain voyage que doit effectuer le pape en Autriche. Mais différents groupes de pression ont fait entendre leur voix : béatifier ce capucin, ardent contre les Turcs, créerait un «obstacle» de plus au dialogue entre les chrétiens et les musulmans.

Le cardinal Schönborn, archevêque de Vienne, s'est fait le porte-parole de ces craintifs. Il a demandé au pape de suspendre la béatification. Les Capucins qui, dans toute leur histoire, ont toujours mal su, à la diffé-

rence d'autres ordres, glorifier leurs figures héroïques et saintes, n'ont pas voulu protester. Le père Marc d'Aviano rejoint ainsi la reine Isabelle la Catholique, le pape Pie IX et d'autres qui constituent la cohorte des Vénérables dont la béatification est jugée «inopportune» aux yeux du monde mais sans doute pas aux yeux de Dieu.

Yves Chiron

L'Église catholique en Chine

(Présent du 6 juin 1998)

Mgr John Tong Hon, évêque auxiliaire de Hong-Kong, a donné, en avril dernier, à Rome, une conférence très importante sur l'Église catholique en Chine. Sa conférence, d'une grande franchise de ton, était riche en renseignements précis sur les catholiques chinois.

«Ce qui est merveilleux, a-t-il déclaré d'emblée, c'est que l'Église en Chine est vivante en dépit de toutes les oppressions qu'elle a subies.» Alors que le gouvernement communiste dénombre officiellement 4 millions de catholiques, Mgr Tong Hon estime qu'ils sont 10 millions : «Beaucoup de croyants ne sont pas inscrits dans les paroisses officielles, et c'est très embarrassant pour les communistes d'admettre qu'un grand nombre de gens entrent dans l'Église catholique année après année.»

Concernant la politique du gouvernement communiste à l'encontre de l'Église, l'évêque auxiliaire de Hong-Kong fait remarquer qu'il ne s'agit plus, pour les autorités, de détruire la religion et de propager l'athéisme mais de «contrôler la société dans tous ses aspects, y compris la religion». D'où, au gré des circonstances, des périodes alternantes de persécutions ou d'apparent relâchement du contrôle de l'Église.

L'Église «officielle» ou «patriotique», c'est-à-dire soumise au gouvernement, compte 65 évêques encore en activité et prépare 1 600 séminaristes au sacerdoce. L'Église «clandestine», c'est-à-dire fidèle au Saint-Siège, compte une cinquantaine d'évêques et prépare quelque 800 séminaristes au sacerdoce. Mgr Tong Hon a apporté des informations intéressantes sur ces deux épiscopats parallèles.

D'une part, un certain nombre d'évêques sacrés sans l'accord du pape ont, ces dernières années, cherché à se réconcilier avec Rome. Pour certains, la réconciliation a pu se faire, secrètement, à l'insu du gouvernement. D'autre part, certains évêques clandestins, connus comme tels par le gouvernement, peuvent collaborer

avec l'évêque «officiel», non comme évêque mais à d'autres titres (directeur spirituel du séminaire par exemple).

La situation de l'Église catholique est donc confuse (certains diocèses possèdent jusqu'à trois évêques clandestins !) et plus complexe qu'on ne l'imagine (des évêques officiels protègent le clergé clandestin). Il n'y aura de solution, estime Mgr Tong Hon, que dans la «réconciliation» entre les deux Églises. Reste, bien sûr, que les relations entre l'Église, le Saint-Siège et le gouvernement chinois sont loin de s'améliorer.

Yves Chiron

Les enfants de la pub

(Tiré de *Enquête sur l'histoire*
(Éditorial, Mai-juin 1998))

Loin d'être un danger pour le capitalisme avancé, la contestation soixante-huitarde n'a finalement aidé qu'à détruire dans les mœurs et jusque dans le Droit tout ce qui pouvait encore freiner son expansion, accélérant de façon foudroyante la «marchandisation» des hommes, la destruction des identités, la désintégration des liens communautaires et la manipulation de la nature.

Il est frappant de voir à quel point les ex-contestataires de 68, une fois libérés de leur phraséologie révolutionnaire, sont devenus les employés dociles et les profiteurs avides du système de consommation occidentale. L'erreur de ces bons jeunes gens avait été d'identifier les façons d'être traditionnelles qu'ils haïssaient avec le capitalisme. Contrairement à Karl Marx qu'ils avaient fort mal lu, ils n'avaient pas compris que la société libérale avancée avait un pouvoir destructeur bien supérieur à celui des rhéteurs de la contestation. Quand ils eurent découvert que le monde libéral travaillait dans la même direction qu'eux, mais avec des moyens beaucoup plus agréables que ceux de l'ascétisme révolutionnaire, ils ne demandèrent qu'à se rallier. Loin de nuire à la société marchande, la contestation soixante-huitarde n'avait contribué qu'à faire sauter les derniers obstacles limitant ses débordements, ouvrant toute grande la voie au triomphe de l'individualisme absolu et à l'hédonisme qui en est l'instrument. Tant il est vrai qu'une société qui a l'opulence pour règle, asservit l'homme dans ses besoins et règne non par la terreur mais par les mirages de la publicité.

Dominique Venner

Le Ministre ... chargé des Cultes affirme que le monde moderne (apostat, libéral-marxiste, avorteur, etc...) tire ses racines de l'Évangile; que la République reconnaît une place à la religiosité mais qu'elle fut nécessairement anticléricale; reproche aux évêques de ne pas comprendre encore suffisamment le Gallicanisme; il les absout du "péché" de confessionnalisme («n'est plus contesté...»), il leur octroie la médaille du laïcisme («unaniment partagé...») ... et les évêques publient le discours avec

les yeux remplis de larmes de reconnaissance

A l'occasion de l'ordination épiscopale de Mgr Joseph Doré, nouvel archevêque de Strasbourg, M. le Ministre de l'Intérieur et des cultes, Jean-Pierre Chevènement, répète ce que nous disons depuis toujours : c'est-à-dire que le monde moderne est le résultat de la Renaissance, de la Réforme, du Jansénisme, du Gallicanisme et de la Révolution libérale avec sa philosophie subjectiviste et ses principes de Liberté, Égalité, Fraternité.

C'est intéressant de constater que les adversaires de l'Église font la même analyse et arrivent aux mêmes conclusions que nous sur les causes du monde moderne. Cela n'est pas nouveau; la seule différence consiste dans le fait que le magistère traditionnel – et nous à sa suite – déplore ces causes alors que les adversaires de l'Église s'en réjouissent, mais cela est bien dans l'ordre normal des choses.

Ce qui par contre est nouveau, c'est de voir les évêques français publier dans la *Documentation Catholique* (4 janvier 1998, n° 2173) avec les yeux remplis de larmes de reconnaissance le discours du Ministre faisant l'apologie de la Révolution !

Il paraît évident que les évêques français n'ont pas publié le discours dans le but de dénoncer les causes qui ont conduit à la situation actuelle du monde; nous sommes par conséquent forcés de constater qu'ils l'ont fait pour témoigner à la face de tous leur reconnaissance d'avoir été absous publiquement, par le ministres des cultes en personne, du "péché" de confessionnalisme, obscurantisme, etc... et d'avoir été reconnus dignes de faire partie du

Nouvel Ordre Mondial, fruit mûr de six siècles de Révolution, comme Monsieur le Ministre même l'enseigne.

Cela confirme que les évêques ont changé de religion.

Allocution de M. Jean-Pierre Chevènement, ministre de l'Intérieur, chargé des Cultes

«La laïcité positive fait partie du message de l'Europe

A l'occasion de l'ordination épiscopale de Mgr Joseph Doré, nouvel archevêque de Strasbourg, M. Jean-Pierre Chevènement, ministre de l'Intérieur et chargé des Cultes, s'est adressé à Strasbourg, le 23 novembre, aux représentants des divers cultes venus assister à la cérémonie.

Il a prononcé l'allocution suivante (Texte du Service de Presse du Ministre de l'Intérieur. Titre et sous-titres de la *Documentation Catholique*, 4.1.1998, No 2173) :

«Mesdames, Messieurs,

Je suis heureux de saluer les autorités religieuses catholiques, protestantes, orthodoxes, juives, musulmanes, ici rassemblées. J'ai souhaité cette rencontre et je vous remercie d'en avoir agréé le principe.

L'occasion nous en a été donnée par la très belle cérémonie d'ordination du nouvel archevêque de Strasbourg : ce n'est pas un événement banal. Conformément à une tradition constante depuis 1958, j'ai tenu, en tant que ministre de l'Intérieur, chargé des Cultes, à m'y associer personnellement. En la personne de Monseigneur Joseph Doré, l'archevêché de Strasbourg dispose d'un titulaire reconnu pour sa brillante carrière de théologien.

J'ajoute que Strasbourg est une ville bien appropriée à cette fin : en Alsace et en Moselle, le statut particulier des relations entre l'État et les religions porte, plus que dans le reste du territoire national, la marque de notre longue histoire.

1. L'importance du fait religieux dans notre société

Nul ne saurait raisonnablement nier l'immense importance du fait religieux, des religions, dans nos sociétés. Et par conséquent il est normal que le gouvernement, qui s'en tient évidemment au régime de la séparation de l'Église et de l'État, s'en préoccupe.

Importance philosophique d'abord. Les religions en général, les religions monothéistes en particulier, ont puissamment contribué au progrès moral de l'humanité, la sommant de s'interroger sur ses fins dernières, l'arrachant à ses attaches matérielles, l'invitant à se dépasser. Il manquerait quelque chose à l'humanité, si elle était privée de cette exigence qui procède du sens de la transcendance. Ferdinand Buisson, qui fut le plus proche collaborateur de Jules Ferry et qui consacra sa vie à la défense de la laïcité, aimait à citer ces formules de Jean Jaurès : "Il serait mortel de comprimer les aspirations religieuses de l'âme humaine [...]. Dès lors qu'il aura dans l'ordre social réalisé la justice, l'homme s'apercevra qu'il lui reste un vide immense à remplir [...]. Les expressions particulières du sentiment religieux peuvent être caduques sans que l'âme cesse de se tourner vers l'infini" (dans *L'Action socialiste*).

Au reste, l'utopie communiste a bien tenté de combler à sa façon le défaut de la religion. Honorable au siècle dernier, tragique au XXe siècle, elle n'a pas survécu à l'effondrement de ses réalisations. Dans son échec même, cette entreprise atteste que les sociétés humaines ne sauraient vivre sans qu'existe en leur sein quelque forme de transcendance dont en France les fondateurs de la République avaient eu comme un obscur pressentiment.

Nul non plus ne saurait nier l'importance culturelle du fait religieux : le judaïsme et le christianis-

me, l'Ancien et le Nouveau Testament ont tellement imprégné notre civilisation millénaire, comme l'a fait aussi l'Antiquité gréco-latine, que notre patrimoine culturel, qu'il soit littéraire ou philosophique, pictural ou architectural, serait indéchiffrable à celui qui ne saurait ou ne voudrait en reconnaître la composante religieuse. Au point que, tenant compte de la diminution de la pratique et de l'instruction religieuses, j'ai dû, il y a douze ans, en tant que ministre de l'Éducation nationale, introduire des éléments d'histoire des religions dans les programmes scolaires des collèges et cela, dès la sixième. On ne peut concevoir, en France, une solide formation intellectuelle, fût-elle élémentaire, qui ignorerait la contribution des religions monothéistes au façonnement de notre nation. Je n'oublie évidemment pas l'islam, si étroitement lié à la civilisation arabe, qui fut, au Moyen Age, un vecteur de la science et un truchement de l'hellénisme. Que serait la philosophie moderne sans le thomisme, et qu'aurait été Thomas d'Aquin sans Averroès, autant dire sans Aristote ? Que serait aujourd'hui la science, je ne dis pas la science française, mais la science universelle, sans l'apport de la science arabe ?

Importance politique enfin. Ce qu'on désigne aujourd'hui comme les valeurs de la République, sur la base d'une tradition bicentenaire, doit beaucoup à l'héritage judéo-chrétien. Sans doute la forme de la démocratie moderne prend-elle sa source dans l'Athènes de Périclès. Sans doute notre conception de la citoyenneté emprunte-t-elle beaucoup à celle de Rome. Mais les valeurs de **liberté, d'égalité et de fraternité**, qui ont inspiré le combat des républicains depuis 1789 et dont on mesure peut-être mieux, aujourd'hui, depuis la chute du mur de Berlin, la modernité, la richesse et la dynamique qu'elles recèlent, ces valeurs républicaines, **il faut le reconnaître, ce sont pour une large part des valeurs chrétiennes laïcisées.** La liberté, inséparable de la responsabilité de la personne, et surtout **l'égalité** des hommes entre eux, par-delà leurs différences ethniques, sociales, physiques ou intellectuelles, **sont largement des inventions chrétiennes.** S'agissant de **l'égalité**, si contraire à l'apparence immédiate, on ne peut qu'admirer **l'audace à proprement parler révolutionnaire des Évangiles**, faisant surgir cette idée neuve, contraire à toutes les normes et les idées d'un monde romain à la culture fortement hellénisée. Quand à la **fraternité**, elle est une traduction, à peine une adaptation de **l'«agapè» du Nouveau Testament.**

Comment ne pas voir enfin que *l'idée même du progrès* procède **d'une origine judéo-chrétienne ?**

Alors que toute la pensée grecque n'a jamais conçu le temps que dans un mouvement circulaire, le messianisme judaïque, par la perspective du salut, donne un sens au temps, c'est-à-dire à l'histoire, comme le fera aussi le christianisme en proposant l'horizon d'un jugement dernier et en incarnant Dieu dans un homme, indiquant ainsi l'avant et l'après de cet événement pour lui fondateur; une fois encore, l'histoire universelle se trouvait par là orientée. Toute la philosophie du XVIIIe siècle et Condorcet qui la conclut, ont, à leur manière, laïcisé cette idée du progrès.

D'un côté donc, la République ne peut ignorer le fait religieux; d'un autre, elle entend distinguer les genres, le public et le privé, la raison naturelle et la foi, le citoyen et la personne.

2. La laïcité a, en France, une histoire originale

Depuis la Renaissance, on a assisté, dans toute l'Europe, sous des formes et à des rythmes variés, à un ample mouvement de sécularisation, visant à la tolérance et au respect des différentes Confessions, soucieux de faire droit à la liberté de conscience et considérant que l'engagement religieux est davantage l'affaire des personnes que celle des États. La Réforme, qui n'a pas seulement remis en cause les institutions catholiques de son époque, mais s'est aussi efforcée de réduire au minimum les médiations cléricales interposées entre les chrétiens et leur Dieu, a donné une impulsion décisive à ce mouvement vers la laïcité.

Pour l'essentiel, en Europe, les religions et particulièrement telle religion ici ou là prépondérante, catholique ou protestante, ont cessé de prétendre soumettre la société tout entière et l'État qui l'administre à leur pouvoir et à leurs intérêts. La liberté de conscience et de pratique religieuse est largement et également reconnue, partout en Europe occidentale, en Grande-Bretagne comme en Allemagne, en Suède comme en France.

Mais, en France comme souvent, la laïcité a pris la forme d'une valeur proclamée. Le pays de Descartes est celui par excellence de la distinction des concepts et des plans. La France est le seul pays européen où la laïcité ait été élevée au rang de principe constitutionnel. Elle est le seul pays aussi où elle ait abouti à la séparation complète de l'Église et de l'État. Il est vrai que les Français ont moins l'art des transitions douces que le goût des distinctions claires et quelquefois tranchées.

Il y a des raisons à cela :

1) D'abord le catholicisme a gardé longtemps, sous l'Ancien Régime, partie liée avec le pouvoir politique, ce dernier n'hésitant pas à s'engager très activement, non seulement aux côtés de l'Église catholique dans la Contre-Réforme, mais en son sein, dans la répression du jansénisme par exemple. De sorte que lorsqu'est venue l'heure de contester l'absolutisme royal, on a contesté dans le même temps, la hiérarchie et souvent la religion catholiques, qui fondaient sa légitimité de droit divin.

2) Ensuite, tout au long du XIXe siècle, le combat pour la République s'est identifié non pas à un combat antireligieux – car nombre des plus hautes figures de cette République militante faisaient profession de foi chrétienne – mais certainement à un combat anticlérical, dès lors que l'Église faisait cause commune avec les pouvoirs, puis les partis monarchiques, y compris dans ses rangs contre des clercs qui, comme Lamennais, faisaient un choix différent.

3) Enfin, l'Église de France n'a peut-être pas toujours vu, à l'époque, le parti qu'elle pouvait tirer de la tradition du gallicanisme. Les inclinations ultramontaines d'une partie de sa hiérarchie ont poussé maints républicains à la fibre patriotique particulièrement sensible à revendiquer la séparation comme le seul régime vraiment national des relations entre l'Église et l'État.

Au demeurant, les républicains, s'ils ont eu tôt fait d'inscrire la séparation de l'Église et de l'État dans leur programme, ont longtemps hésité avant de dénoncer le Concordat. On peut d'ailleurs se demander s'il n'y a pas plus de respect pour la religion dans sa séparation d'avec l'État que dans l'idée voltairienne, très répandue au XIXe siècle, de son instrumentalisation aux fins de maintenir un certain ordre social.

De fait, la séparation n'est plus aujourd'hui sérieusement contestée. Elle a pacifié les relations entre l'Église et l'État, sauf la question scolaire, qui est demeurée, de façon récurrente, une pomme de discorde dans le pays, au-delà du clivage traditionnel de la gauche et de la droite. On doit convenir que la gauche, jusqu'en 1984, n'avait jamais complètement abandonné l'idée de rassembler tous les établissements scolaires dans un service public unifié. Je crois avoir personnellement œuvré, cette année-là, pour dégager un compromis durable, fondé sur un principe simple, celui de l'association au service public de l'éducation, compromis de principe donc,

qui conserve leur place aux établissements d'enseignement privés, dans le respect des valeurs et des lois de la République. Les événements de l'hiver 1993-1994, quand le gouvernement a voulu prendre des dispositions excédant les bornes fixées aux pouvoirs publics par la loi Falloux, ont montré qu'on ne pouvait revenir impunément sur cet équilibre délicat, essentiel au maintien de l'idée du service public et garant de l'égalité au moins tendancielle de tous les citoyens devant l'éducation.

La laïcité est aujourd'hui en France une valeur unanimement partagée. Elle est, pour tous nos concitoyens, une forme de la liberté, qui garantit à chacun le choix de ses croyances; elle s'identifie à la tolérance envers toute religion, et c'est ainsi qu'elle nous permet d'accueillir aujourd'hui l'islam, nouvellement introduit dans notre société; surtout elle préserve, à l'écart de la sphère privée, **la sphère publique**, un espace où s'épanouit la raison naturelle, que tous les hommes ont en commun, **sans interférence de la foi ni des dogmes**, sans qu'aucune religion puisse prétendre y imposer le primat de la Révélation qui lui est propre sur les valeurs de la connaissance. La laïcité de l'État qui, aux termes de la Constitution, « respecte toutes les croyances », ne prémunit pas seulement chaque citoyen contre toute discrimination relative à sa religion; elle fait de la chose publique une chose véritablement commune, où il n'y a place que pour l'argumentation éclairée par les lumières de la raison : elle contribue ainsi à la formation du citoyen et à l'exercice de la démocratie.»

* * *

Monsieur le Ministre parle devant les évêques et les hôtes des diverses religions; il exalte le rationalisme radical, les principes maçonniques, "L'Action Socialiste", le déisme, les valeurs bicentennaires de la République, "liberté, égalité, fraternité" ... *"Il faut le reconnaître, ce sont pour une large part des valeurs chrétiennes laïcisées."* Ici l'émotion des évêques a dû atteindre son comble, et de grosses larmes ont certainement coulé de leurs yeux... à l'évocation du progrès, de la "Renaissance" de la "Réforme", de Descartes, (chargé de donner un fondement philosophique à la Révolution et au relativisme en inventant le subjectivisme), "de la séparation complète de l'Église et de l'État", du jansénisme, du gallicanisme...

Ensuite le Ministre donne une rapide absolution à la longue et sanguinaire terreur jacobine et girondine avec un : *«Il est vrai que les Français ont moins l'art de la transition douce que le goût des distinctions claires, et quelquefois tranchées»* et d'ajouter aussitôt : *«Il y a des raisons à cela.»*

Puis il s'efforce de nier le caractère antireligieux du combat républicain soutenant qu'il n'était qu'anti-monarchique (A ces affirmations, Voltaire & Cie ont dû se retourner dans leurs tombes... ou en enfer), taisant, par exemple, qu'en Italie la Révolution anti-chrétienne fut faite par la Monarchie de Savoie. (Séparation de l'Église et de l'État, "Breccia di Porta-Pia", etc...).

Poursuivant son exposé historico-doctrinal, le Ministre ne cache nullement sa fidélité à la philosophie maçonnique qui, tout en étant un relativisme philosophique, n'en est pas moins un fondamentalisme puisqu'elle ne pourra pas résister, comme on le voit déjà aux conséquences ultimes du relativisme. Face à la vérité objective on ne peut s'arrêter à mi-chemin, par conséquent elle ne peut pas ne pas imposer son relativisme.

Et enfin *l'exultet* maçonnique devant des évêques fondant de gratitude, alors que, selon ce qui a été dit plus haut, ce n'est autre qu'une négation consciente du Magistère Romain. *«De fait, la séparation n'est pas aujourd'hui sérieusement contestée, Elle a pacifié (sic) les relations entre l'Église et l'État.»* Reste la «question scolaire» mais il y a un *«compromis ... sur un principe simple : celui de l'association au service publique de l'éducation qui conserve ... l'enseignement privé dans le respect des valeurs et des lois de la république»* (c'est-à-dire : si vous voulez payer vos écoles privées nous sommes d'accord, pourvu qu'on y enseigne les valeurs de la Révolution).

Le ministre ne doit pas en croire ses yeux en voyant des évêques "catholiques" écouter dévotement son discours, et peut-être ... pour les provoquer ? pour être vraiment sûr de ce qu'il voit, il poursuit : *«La laïcité est aujourd'hui en France une valeur unanimement partagée»* (aucun mouvement de désapprobation de la part des "évêques" !) *«sans interférence de la foi, ni des dogmes, sans qu'aucune religion puisse prétendre y imposer le primat de la Révélation qui lui est propre sur les valeurs de la connaissance»* (et les "évêques" demeurent impassibles comme des cadavres).

Conclusion

Nous avons toujours soutenu, à la suite du Magistère romain traditionnel, que le monde moderne va mal, l'histoire des six derniers siècles montre clairement la déchristianisation du monde, comme l'explique magistralement Pie XII (12.10.1952) : «*au cours de ces derniers siècles ... on a voulu la nature sans la grâce (Révolution humaniste : Renaissance) ... Jésus-Christ sans l'Église (Révolution protestante) ... Dieu sans Jésus-Christ (Révolution libérale) ... et enfin le cri impie : Dieu est mort*» (Révolution marxiste).

Ils ont désincarné la vérité objective avec toutes ses conséquences religieuses et politiques et ils sont en train d'incarner progressivement le relativisme avec toutes ses conséquences religieuses et politiques : tout est relatif, tout est subjectif, tout est possible, mais dans la légalité républicaine... et celui qui n'est pas d'accord sera accusé de discrimination ... alors voilà les lois : laïcité, divorce, avortement, homosexualité, drogue, euthanasie ... et ce qui est en train de se préparer : polygamie, anthropologie, initiation à ce qui est monstrueux, au satanisme, etc... l'avenir sera choquant ... le relativisme avance avec toutes ses conséquences... C'est un fondamentalisme !

Mais le pire, comme nous l'enseigne avec autorité S.E. Mgr Lefebvre, c'est qu'avec le Concile Vatican II les hommes d'Église ont introduit dans l'Église même les principes de liberté, égalité, fraternité. Ces mêmes principes qui ont détruit l'admirable civilisation chrétienne du Moyen Age sont maintenant en train de produire «*l'autodémolition de l'Église par ses ministres*» (Paul VI).

Toutefois lorsque nous énonçons ces choses, à cause du discrédit que les médias jettent sur nous, nous ne sommes pas écoutés. Dès lors nous espérons qu'ils écouteront ou moins le Ministre Jean-Pierre Chevènement, dans son analyse historique.

En effet il existe une chronologie historico-dogmatique qui nous est commune, à nous catholiques traditionalistes et aux révolutionnaires, aux "idées claires et distinctes", alors que beaucoup de personnes ainsi que les évêques sont dans la confusion, mélangeant Christianisme et Révolution, dans cette transgression de la Civilisation Catholique à la République Universelle Maçonnique.

Une question s'impose donc à notre esprit : comment est-il possible que les ennemis de l'Église soient si lucides ? Ils semblent être les seuls à voir clair; à quels textes puisent-ils pour être si bien formés ?

Il n'y aurait donc plus que les "évêques" à avoir perdu la doctrine au point de recevoir des coups de pieds des deux côtés ?

Le discours de M. Chevènement prouve, au contraire, que l'analyse de Mgr Lefebvre concernant la déchristianisation et la Révolution est exacte. Nos "meilleurs" ennemis disent la même chose, sauf qu'ils appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien.

Déjà St Ignace de Loyola, le P. Salva y Salvany et Pie XII disaient : «*apprenez de vos adversaires.*» Nous nous efforçons de le faire, mais le clergé "modéré" et ignare continue de nier tenacement la réalité historique; toutefois il ne pourra continuer encore longtemps à le faire car la Révolution accélère sa marche en avant, des nouvelles lois sont en préparation ... et comme le dit Pie XII, nous allons tout droit à «*l'alternative : l'encens pour les idoles ou le sang pour le Christ*» (6.12.1953), courage ! N'oublions pas que «*A la fin, mon Cœur Immaculé triomphera !*» Cela aussi nos "meilleurs" ennemis le savent (1).

Mais nous espérons qu'après tant de clarté et d'insistance de la part du Ministre, comme aussi de notre part, les gens prendront la peine de s'instruire sur la Révolution (2) ... et peut-être : pourquoi pas ? aussi les évêques ... "avec les yeux remplis de larmes !"

1) «Le fondateur de l'Illuminisme français, Saint-Martin, soupçonnait que Satan pourrait bien ne pas avoir le dernier mot de la Révolution. Le 6 janvier 1794, il écrivait au baron de Kirchberger : "Pour moi, je n'ai jamais douté que la Providence ne se mêlât de notre Révolution et qu'il n'était pas possible qu'elle reculât. Je crois plus que jamais que les choses iront à leur terme et auront

ne finale bien importante et bien instructive pour le genre humain".» (Mgr Delassus, Le problème de l'heure présente t. II, p. 10).

2) Voir *Notes sur la Révolution dans l'Église* (Éd. Fideliter, 1986).

Saint François de Sales

Modèle pour notre temps

(1567-1622) 12^e partie

A Padoue : I. Périls de l'âme (suite)

Il y a, heureusement, les heures de solitude : tout en l'accaparant, on a la discrétion de lui en laisser quelques-unes, et François a soif de se retrouver seul avec Dieu. L'église de Brens, là tout près, vers la montée, se cache en son nid de verdure; hélas ! les huguenots sont passés, l'ont dévastée; mais il reste l'oratoire du château où le chapelain dit la messe. Devant le tabernacle, l'étudiant épanche son cœur, heureux du présent mais, malgré tout, un peu inquiet de l'avenir : que va décider son père ? ... François est trop jeune encore pour ne pas plier devant lui. On a beau rêver de grandes choses... des obstacles – lesquels ? – pourront se lever demain. Pourtant il garde confiance : la Sainte Vierge qui, voilà quelque vingt mois, le tirait de peine, protégera toujours son pauvre enfant ! ...

Et puis, quand le soleil brille et que la neige des sommets étincelle, il y a la haute terrasse du château ou l'une ou l'autre des quatre tours : belvédères rêvés pour admirer le paysage, pour méditer devant cette plaine et ces hauteurs ! Au nord, ondules, dorées ou brunies par l'automne, les futaies de la forêt du Ban, puis, sur l'horizon vaporeux s'enlève la jolie colline de Ballaisson; là-bas, le grand lac de Genève n'est qu'une ligne d'eau morte. Au sud s'arrondit, boisée jusqu'au faite et dominant la plaine, l'imposante montagne des Voirons. Il y avait sur cette montagne un ermitage dédié à la Vierge où Jean de Sales, le pieux aïeul, était monté plusieurs fois en pèlerin. Mais là encore, les Bernois sont venus ! ... Au milieu de cette paix, en cette solitude agreste, Paris, son quartier latin, ses cloches, ses foules, ses émeutes, tout cela paraît être au bout de l'univers ! ...

Il fallut redescendre à des réalités plus immédiates. Mme de Boisy eût voulu garder son grand fils auprès d'elle : qu'il fût plus tard d'Église, comme il l'avait confié à sa mère dans ce secret, ou qu'il restât dans le monde, un membre de la famille de Sales ne pouvait faire que bonne figure soit dans le siècle soit dans l'état ecclésiastique; son cousin

Louis n'était-il pas promu depuis trois ans déjà chanoine de la cathédrale ? Et François, certes, avait brillé plus que Louis à l'Université. Sa mère l'estimait donc «assez savant pour n'avoir plus besoin d'aller autre part.» Le seigneur de Boisy, lui, en jugeait autrement – toujours ce conflit entre la sensibilité de la mère et la ferme raison du père que nous avons vu s'élever lorsque François, dès sa septième année, allait partir pour La Roche. – M. de Boisy avait décidé que son fils aîné serait sénateur. Il le serait. Et puisque la science du droit était la voie d'accès à ce haut degré de la magistrature, François ferait son droit. La mère n'eut qu'à s'incliner.

L'étudiant ne retournera pas à Paris. Décidément, vue de la Savoie, depuis les derniers événements politiques, la ville capitale apparaît comme un coupe-gorge. D'ailleurs, les parents de François ont jugé qu'«après avoir vu la France, il fallait voir l'Italie» : ce serait assurer au futur sénateur le bienfait d'une culture plus variée, et aussi ce complément de finesse, de grâce lumineuse que, même parmi l'aristocratie française, on allait chercher sous le ciel de Padoue ou de Rome.

L'Université de Padoue, dans l'État de Venise, n'était pas moins réputée que celle de Paris.

Créée quelque vingt ans seulement après elle, et aussi d'origine purement religieuse, elle avait eu l'évêque Giordano pour fondateur et premier chancelier. Enrichie par les Souverains Pontifes des mêmes privilèges que les Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque, elle les dépassait bientôt par le nombre de ses élèves, peut-être même par l'éclat de son enseignement : les doges n'avaient épargné ni l'or ni les distinctions éclatantes pour y réunir les maîtres les plus remarquables; et, pour y attirer des étudiants de tous les points de l'Europe, chaque chaire d'enseignement comptait, avec un professeur de langue italienne, des professeurs venus des diverses nations. Parmi eux brillait le fameux Guy Pancirole, qui occupait la chaire de *Droit romain*. François de Sales prendrait les leçons «d'un si grand maître, duquel déjà, à

Paris, il avait entendu la renommée.»

Cette fois encore, la proposition le trouva docile, très heureux même. Tout comme un autre, il subissait la fascination de l'Italie. De plus, il l'avait compris et en remerciait la Providence, ses études de Padoue, loin d'être un obstacle à son secret dessein, en serviraient plutôt l'accomplissement : droit civil et droit canonique n'étaient pas alors séparés; et un homme d'Église, en ce temps-là, ne restait pas spécialisé aussi strictement que de nos jours. Enfin Padoue, patrie du droit, était encore une grande cité théologique : le rayonnement de son saint Antoine l'avait fixée dans sa tradition religieuse : bien que la mort d'*Il Santo* remontât à plus de trois cent cinquante ans, Antoine, grand serviteur de Dieu et maître du savoir, étendait son patronage, en cette fin du XVI^e siècle, sur vingt mille étudiants catholiques.

Un jour de l'automne de 1588, François de Sales et Révérend Déage prenaient le chemin de l'Italie. Ils emmenaient avec eux le petit Gallois qui, destiné par son père, en qualité de cadet, à l'état ecclésiastique, suivrait, chez les Jésuites de Padoue, les classes de grammaire. François lui-même, et non sans gaieté, portera témoignage en faveur de ce jeune frère : «Mon frère me ressemble assez, je crois, pour demeurer toujours des vôtres, écrira-t-il à un ami le 25 mars 1591. Pendant que son âge le tient en dépendance de nous, il suit comme un accessoire son frère aîné.»

Entre François et son précepteur, maintes fois au cours du beau voyage, il fut question de Padoue et de son Université, maintes fois aussi, le jeune gentilhomme exprima son désir de parfaire, tout en étudiant le droit, ses connaissances en théologie. M. Déage approuva cette fois encore; cependant, à Padoue comme à Paris, il voudrait bien tenir la chose secrète en écrivant à Brens, de peur «que cela ne fâchât Monsieur son père.»

C'est avec une joie d'enfant qu'en découvrant au loin la ville, les voyageurs saluèrent les sveltes campaniles et les six coupoles de l'église d'*Il Santo*.

Padoue, qui, dans son enceinte fortifiée, enserait, avec ses soixante mille habitants, un peuple d'étudiants cosmopolites, était une ville de violence et de plaisir.

Bien que l'on n'y souffrît pas de la guerre civile, plus encore qu'à Paris on y aimait la turbulence et le tumulte. Là-bas, c'était sans doute la lutte inexpiable entre frères, mais enfin les partis s'affrontaient pour des résultats qui avaient de l'importance

et de la grandeur; dans «la Sérénissime République de Venise», on engageait le fer pour dépenser un excès d'activité, on se battait pour se battre; «il y eut de ces rivalités entre élèves et entre écoles qui dégénérent en luttes armées.» Les étudiants jouaient volontiers au condottiere. Le soir venu, maints noctambules, l'épée au côté, le pistolet à la ceinture, promenaient leurs flâneries dans les rues mal éclairées; ils allaient à leurs plaisirs; mais, au passage de quelque paisible citadin, la pensée pouvait fort bien leur venir de demander la bourse ou la vie.

Un jour, François de Sales devait raconter à Jean-Pierre Camus une lamentable histoire :

«Ceux qui étudient en cette Université de Padoue ont la mauvaise coutume de rôder la nuit par les rues avec des armes et de crier des *Qui va là*, auxquels si on ne répond humblement et aimablement, ils font des décharges dangereuses. Advint qu'un écolier qui était en cette inepte faction, un autre passe, lequel ne voulant pas répondre au *Qui va là*, fut atteint d'un coup qui le versa mort sur le carreau. Or, le meurtrier, «fuyant pour se cacher, se jeta dans la première porte qu'il trouva ouverte, qui était la maison d'une bonne veuve, le fils de laquelle était son compagnon d'école et son ami. Il la prie de le cacher, lui confessant qu'il venait de faire un mauvais coup, et qu'il était perdu s'il tombait entre les mains de la justice. Cette bonne femme l'enferme en une chambre retirée, et voilà que peu de temps après on lui rapporte son fils mort en la maison...» La mère, «qui était extrêmement dévote et miséricordieuse», eut l'héroïsme de pardonner; elle fit évader l'assassin sur sa promesse de changer de vie.

Padoue, ville des mauvais coups, était aussi, comme «Venise la belle», ville de volupté. Padoue, n'était-ce pas l'enivrante Italie en un de ses points les plus enchanteurs, et de plus une ville d'étudiants où fermentaient les passions de vingt mille jeunes hommes ? Que de pièges pour ceux-là mêmes qui, en partant, avaient promis à leur mère d'être sages ! Comme l'écrit Charles-Auguste de Sales, «de joindre la piété, la modestie, le travail, et en un mot toutes les vertus, avec l'ardeur du sang, en un pays étranger qui baillait beaucoup de commodité de libertinage, c'était une chose tout à fait extraordinaire»,

François comprit, et commença tout de suite à se prémunir contre le mal.

(à suivre)

(Mgr F. Trochu, T. I, ch. XII, pp. 146 à 151)

CATÉCHISME CATHOLIQUE

Nous poursuivons la publication, par petites tranches, du *Grand Catéchisme de Saint Pie X* (11)

Deuxième partie : la prière

CHAPITRE I – La prière en général (suite)

Que devons-nous faire pour prier avec recueillement ?

Nous devons, avant la prière, éloigner toutes les occasions de distractions, et, pendant la prière, nous devons penser que nous sommes en la présence de Dieu qui nous voit et nous écoute.

Que veut dire prier avec humilité ?

Cela veut dire reconnaître sincèrement notre indignité, notre impuissance et notre misère, accompagnant la prière de l'attitude modeste de notre corps.

Que veut dire prier avec confiance ?

Cela veut dire que nous devons avoir la ferme espérance d'être exaucés, s'il doit en résulter la gloire de Dieu et notre vrai bien.

Que veut dire prier avec persévérance ?

Cela veut dire que nous ne devons pas nous lasser de prier si Dieu ne nous exauce pas tout de suite, mais que nous devons continuer à prier avec encore plus de ferveur.

Que veut dire prier avec résignation ?

Cela veut dire que nous devons nous conformer à la volonté de Dieu, qui connaît mieux que nous ce qui est nécessaire à notre salut éternel, même dans le cas où nos prières ne seraient pas exaucées.

Dieu exauce-t-il toujours les prières bien faites ?

Oui, Dieu exauce toujours les prières bien faites, mais de la manière qu'il sait être la plus utile à notre salut éternel, et pas toujours selon notre volonté.

Quels effets produit en nous la prière ?

La prière nous fait reconnaître notre dépendance en toutes choses à l'égard de Dieu, le suprême Seigneur, nous fait penser aux choses célestes, nous fait avancer dans la vertu, nous obtient de Dieu miséricorde, nous fortifie dans les tentations, nous reconforte dans les tribulations, nous aide dans nos besoins et nous obtient la grâce de la persévérance finale.

Quand est-ce que nous devons spécialement prier ?

Nous devons prier spécialement dans les périls, dans les tentations et au moment de la mort; de plus,

nous devons prier fréquemment, et il est bon de le faire matin et soir et au commencement des actions importantes de la journée.

Pour qui devons-nous prier ?

Nous devons prier pour tous; c'est-à-dire pour nous-mêmes, pour nos parents, supérieurs, bienfaiteurs, amis et ennemis; pour la conversion des pauvres pécheur, de ceux qui sont hors de la véritable Église, et pour les âmes saintes du purgatoire.

CHAPITRE II

L'Oraison Dominicale

§ 1. — L'oraison dominicale en général

Quelle est la prière vocale la plus excellente ?

La prière vocale la plus excellente est celle que Jésus-Christ lui-même nous a enseignée, c'est-à-dire le *Pater noster*.

Pourquoi le Pater noster est-il la prière la plus excellente ?

Le *Pater noster* est la prière la plus excellente, parce que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a composée et qui nous l'a enseignée; parce qu'elle contient clairement en peu de paroles tout ce que nous pouvons espérer de Dieu, et parce qu'elle est la règle et le modèle de toutes les autres prières.

Le Pater noster est-il aussi la prière la plus efficace ?

Le *Pater noster* est aussi la prière la plus efficace parce qu'elle est la plus agréable à Dieu, étant composée des paroles mêmes que nous a dictées son divin Fils.

Pourquoi le Pater noster est-il appelé oraison dominicale ?

Le *Pater noster* est appelé Oraison dominicale, ce qui veut dire prière du Seigneur, précisément parce que c'est Jésus-Christ qui nous l'a enseignée de sa propre bouche.

Combien y a-t-il de demandes dans le Pater noster ?

Dans le Pater noster il y a sept demandes précédées d'un préambule.

Récitez le Pater noster ?

Notre Père, qui êtes aux cieux :

1er – Que votre nom soit sanctifié.

2e – Que votre règne arrive.

3e – Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

4e – Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

5e – Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

6e – Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

7e – Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Pourquoi en invoquant Dieu au commencement de l'Oraison dominicale, l'appelons-nous notre Père ?

Au commencement de l'Oraison dominicale nous appelons Dieu notre Père pour réveiller notre confiance en son infinie bonté, puisque nous sommes ses enfants.

Comment pouvons-nous dire que nous sommes les enfants de Dieu ?

Nous sommes les enfants de Dieu : 1° parce qu'il nous a créés à son image et qu'il nous conserve et nous gouverne par sa providence; 2° parce qu'il nous a, par une bienveillance spéciale, adoptés dans le Baptême comme les frères de Jésus-Christ et les cohéritiers avec lui de l'éternelle gloire.

Pourquoi appelons-nous Dieu «notre Père» et non pas «mon Père» ?

Nous appelons Dieu «notre Père» et non pas «mon Père», parce que tous nous sommes ses enfants et que nous devons par suite nous regarder et nous aimer tous comme des frères et prier les uns pour les autres.

Dieu est partout; pourquoi lui disons-nous donc : qui êtes aux cieux ?

Dieu est partout; mais nous disons : « Notre Père qui êtes aux cieux » pour élever nos cœurs vers le ciel où Dieu se manifeste dans la gloire à ses enfants.

§ 2. — La première demande

Que demandons-nous dans la première demande : que votre nom soit sanctifié ?

Dans la première demande : *que votre nom soit sanctifié*, nous demandons que Dieu soit connu,

aimé, honoré et servi par tout le monde et par nous en particulier.

Qu'entendons-nous en demandant que Dieu soit connu, aimé, honoré et servi par tout le monde ?

Nous entendons demander que les infidèles arrivent à la connaissance du vrai Dieu, que les hérétiques reconnaissent leurs erreurs, que les schismatiques reviennent à l'unité de l'Église, que les pécheurs se corrigent et que les justes persévèrent dans le bien.

Pourquoi, avant toute autre chose, demandons-nous que le nom de Dieu soit sanctifié ?

Avant toute autre chose nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié, parce que la gloire de Dieu doit nous tenir plus à cœur que tous nos biens et avantages.

Comment pouvons-nous procurer la gloire de Dieu ?

Nous pouvons procurer la gloire de Dieu par la prière, le bon exemple, et en dirigeant vers lui toutes nos pensées, nos sentiments et nos actions.

§ 3. — La seconde demande

Qu'entendons-nous par règne de Dieu ?

Par *règne de Dieu* nous entendons un triple règne spirituel, c'est-à-dire le règne de Dieu en nous ou le règne de la grâce; le règne de Dieu sur la terre, c'est-à-dire la sainte Église catholique, et le règne de Dieu dans les cieux, ou le paradis.

Que demandons-nous par les mots : que votre règne arrive, par rapport à la grâce ?

Par rapport à la grâce nous demandons que Dieu règne en nous par sa grâce sanctifiante, par laquelle il se complait à résider en nous comme un roi dans son palais; et de nous tenir unis à lui par les vertus de foi, d'espérance et de charité qui sont le règne de Dieu dans notre intelligence, notre cœur et notre volonté.

Que demandons-nous par les mots : que votre règne arrive, par rapport à l'Église ?

Par rapport à l'Église nous demandons qu'elle s'étende et se propage toujours davantage dans le monde entier pour le salut des hommes.

Que demandons-nous par les mots : que votre règne arrive, par rapport à la gloire ?

Par rapport à la gloire nous demandons de pouvoir être un jour admis dans le saint Paradis pour lequel nous avons été créés et où nous serons pleinement heureux.

A suivre

LE PRÊTRE SACRIFICATEUR (3)

Ce n'est pas encore assez, l'objectif de plusieurs est d'éliminer carrément le prêtre, ce qui donne lieu aux fameuses ADAP (Assemblées dominicales en l'absence du prêtre). On pourrait concevoir des fidèles se rassemblant pour prier ensemble de façon à honorer le jour du Seigneur; or ces ADAP sont en réalité des sortes de messes en blanc, auxquelles il ne manque que la consécration, et encore, comme on peut lire dans un document du Centre régional d'études socio-religieuses de Lille, seulement parce que «*jusqu'à nouvel ordre, les laïcs n'ont pas le pouvoir d'exécuter cet acte.*» L'absence du prêtre peut être voulue «*pour que les fidèles apprennent à se débrouiller tout seuls.*» Le P. Gelineau, dans *Demain la liturgie*, écrit que les ADAP ne sont qu'une «*transition pédagogique jusqu'à ce que les mentalités aient changé*» et il conclut avec une confondante logique qu'il y a encore trop de prêtres dans l'Église, «*trop sans doute pour que les choses évoluent vite.*»

Luther a supprimé l'offertoire : pourquoi offrir l'Hostie pure et sans tache s'il n'y a plus de sacrifice ? Dans le nouvel ordo français, l'offertoire est pratiquement inexistant; il ne porte d'ailleurs plus ce nom. Le *Nouveau Missel des dimanches* parle de «*prières de présentation.*» La formule utilisée évoque davantage une action de grâces, un remerciement pour les fruits de la terre. Pour s'en rendre compte, il suffit de le comparer avec les formules traditionnellement employées par l'Église, où apparaît clairement le but propitiatoire et expiatoire du sacrifice, «*que je vous offre... pour mes innombrables péchés, offenses et négligences; pour tous les assistants et pour tous les chrétiens vivants et morts; afin qu'elle profite à mon salut et au leur pour la vie éternelle.*» Elevant le calice, le prêtre dit ensuite : «*Nous vous offrons, Seigneur, le calice de votre rédemption, en suppliant votre bonté de le faire monter, comme un parfum suave, en présence de votre divine Majesté, pour notre salut et celui du monde entier.*»

Qu'en reste-t-il dans la nouvelle messe ? Ceci : «*Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain, fruit de la terre et du travail des hommes. Nous te le présentons : il deviendra le pain de la vie*», et de même pour le vin, qui deviendra «*le vin*

du Royaume éternel.» A quoi sert d'ajouter un peu plus loin : «*Lave-moi de mes fautes, Seigneur, purifie-moi de mon péché*» et : «*Que notre sacrifice, en ce jour, trouve grâce devant toi*» ? Quel péché ? Quel sacrifice ? Quelle liaison peut faire le fidèle entre cette présentation vague des offrandes et la rédemption qu'il est en mesure d'attendre ? Je poserai une autre question : pourquoi substituer à un texte clair et dont le sens est complet, une suite de phrases énigmatiques, mal liées ensemble ? Si l'on éprouve le besoin de changer, ce doit être pour faire mieux. Ces quelques mentions qui paraissent rectifier l'insuffisance des «*prières de présentation*» font encore penser à Luther, qui s'appliquait à ménager les transitions. Il conservait le plus possible de cérémonies anciennes, se bornant à en changer le sens. La messe gardait en grande partie son appareil extérieur, le peuple retrouvait dans les églises à peu près le même décor, à peu près les mêmes rites, avec des retouches faites pour lui plaire, car désormais on s'adressait à lui beaucoup plus qu'auparavant; il avait davantage conscience de compter pour quelque chose dans le culte, il y prenait une part plus active par le chant et la prière à haute voix. Peu à peu le latin faisait place définitivement à l'allemand.

Tout cela ne vous rappelle-t-il rien ? Luther s'inquiète également de créer de nouveaux cantiques pour remplacer «*tous les fredons de la papisterie*»; les réformes prennent toujours un air de révolution culturelle.

Dans le nouvel ordo, la partie la plus ancienne du Canon romain, qui remonte à l'âge apostolique, a été remaniée pour la rapprocher de la formule consécrationnaire luthérienne, avec un ajout et une suppression. La traduction française a renchéri, en altérant la signification des mots «*pro multis.*» Au lieu de «*mon sang... qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre*», nous lisons... «*qui sera répandu pour vous et pour la multitude.*» Ce qui ne signifie pas la même chose et qui théologiquement n'est pas neutre.

(A suivre)

Extrait du livre : *Lettre ouverte aux catholiques perplexes*, Ch. IV, par Mgr Marcel Lefebvre